

ÉCRIVAINS NOIRS

DAVID AUSTIN
**NÈGRES NOIRS,
NÈGRES BLANCS**

Race, sexe et politique dans les années 1960 à Montréal

Traduit de l'anglais par Colette St-Hilaire
avec la collaboration de Véronique Dassas

LUX

NÈGRES NOIRS, NÈGRES BLANCS

DAVID AUSTIN

NÈGRES NOIRS, NÈGRES BLANCS

Race, sexe et politique
dans les années 1960 à Montréal

*Traduit de l'anglais par Colette St-Hilaire
avec la collaboration de Véronique Dassas*



La collection « Mémoire des Amériques » est dirigée par David Ledoyen

Dans la même collection

- Laura Castellanos, *Le Mexique en armes. Guérilla et contre-insurrection, 1943-1981*
- Frederick Douglass, *Mémoires d'un esclave*
- Martin Duberman, *Howard Zinn. Une vie à gauche*
- FLQ, *Manifeste d'Octobre 1970*
- Daniel Francis, *Le péril rouge. La première guerre canadienne contre le terrorisme, 1918-1919*
- Eduardo Galeano, *Mémoire du feu*
- Charles Gagnon, *Feu sur l'Amérique. Écrits politiques, volume 1, 1966-1972*
- John Gilmore, *Une histoire du jazz à Montréal*
- Jean-Pierre Le Glaunec, *L'armée indigène. La défaite de Napoléon en Haïti*
- Ross Higgins, *De la clandestinité à l'affirmation. Pour une histoire de la communauté gaie montréalaise*
- Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours*

En couverture : Congrès des écrivains noirs

© McGill News/McGill University Archives, PR034098

© Between the Lines, Toronto, 2013

Titre original : *Fear of a Black Nation : Race, Sex, and Security in Sixties Montreal*

© Lux Éditeur, 2015

www.luxediteur.com

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-196-3

ISBN (epub) : 978-2-89596-681-4

ISBN (pdf) : 978-2-89596-881-8

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition et du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

*À la mémoire de mon grand-père, Cecil Austin,
et de Jan Carew, Bridget Joseph et Irene Kon.*

À mes enfants, Méshama et Alama.

PRÉFACE

*La race est un fardeau, une entrave, un boulet... un étai.
La ségrégation raciale devrait être loin derrière nous. Mais il est
impossible de dépasser la race sans d'abord y faire face. Les
spectres de l'esclavage et du colonialisme continuent de hanter le
monde dans lequel nous vivons.*

NÈGRES NOIRS, *Nègres blancs* est le résultat de tout un cheminement. Le texte a d'abord vu le jour sous la forme d'une longue introduction à un projet de publication des actes du Congrès des écrivains noirs tenu à Montréal en 1968. La maison d'édition Beetween the Lines (BTL) avait accueilli l'idée du livre avec enthousiasme et lorsque le texte introductif commença à prendre de l'ampleur, Amanda Crocker et BTL acceptèrent d'en faire *Fear of a Black Nation*. Le livre a toujours bénéficié de la compétence et de l'extraordinaire souci des détails de l'éditeur Robert Clarke. Toute ma reconnaissance va à Amanda Crocker, Robert Clarke et BTL qui ont mené ce projet à bonne fin.

J'étais étudiant dans une école secondaire de Toronto dans les années 1980 quand j'ai commencé à saisir l'importance historique de Montréal pour la diaspora noire. Mon frère aîné, Andrew, m'avait fait découvrir un livre qui jetait un regard critique sur l'importance d'une contestation menée par des Noirs au sein de ce qui est aujourd'hui l'Université Concordia. À peu près à la même époque, je lisais *The Groundings with My Brothers* de Walter Rodney, un livre déniché sur les rayons de la fameuse librairie Third World Books and Crafts, qui n'existe plus aujourd'hui. L'ouvrage contient trois

conférences prononcées par Rodney à Montréal en 1968. De toute évidence, des événements importants avaient eu lieu à Montréal dans la diaspora noire, mais, curieusement, presque rien n'avait été écrit sur la question.

Après avoir terminé mes études secondaires, j'ai travaillé et voyagé pendant dix-huit mois, séjournant en Angleterre, et en particulier à Londres, la ville où je suis né et où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 10 ans, puis à Kingston, en Jamaïque, la patrie de mes parents. J'avais pensé poursuivre mes études à Londres ou à Kingston, mais en 1990 je me suis plutôt installé à Montréal pour fréquenter l'université. J'y avais déjà vécu entre 1980 et 1982. Bien sûr, j'étais motivé par l'idée de retrouver une ville familière, mais rétrospectivement je pense aussi que je voulais étudier pourquoi et comment Montréal avait été un centre important, bien que pratiquement oublié, pour la gauche noire.

Le hasard faisant bien les choses, Alfie Roberts est l'une des premières personnes que je rencontre à Montréal. Alfie appartient complètement à l'histoire que ce livre retrace. Au début des années 1990, Roberts me dit qu'il a en sa possession les enregistrements des débats du Congrès des écrivains noirs, de même que ceux des conférences prononcées à Montréal par C.L.R. James. Il me les remet par la suite avec l'idée qu'ensemble nous allons les travailler pour les publier. Malheureusement, Alfie meurt en 1996. Les débats du Congrès ne sont toujours pas publiés, mais les conférences de C.L.R. James ont paru en 2009 sous le titre de *You Don't Play with Revolution: The Montreal Lectures of C.L.R. James*. Je dois beaucoup à Alfie qui m'a fait profiter de son amitié et de son intelligence; grâce à lui, j'ai connu plusieurs personnes qui, au cours des années 1960, avaient milité dans la communauté noire de Montréal alors en plein essor.

Nombreux sont ceux qui m'ont donné généreusement de leur temps et je tiens d'abord à remercier Viola Daniel, Celia Daniel, Gene Depradine, Bukka Rennie, Raymond Watts, Lynette Edwards, Laurette Solomon, Leroy Butcher, Yvonne Greer, Dolores Cheeks, Jean Walrond, Marguerite Alfred, Norman Cook, Margot Blackman,

et les regrettés Bridget Joseph, Tim Hector, Rosie Douglas et Burnley « Rocky » Jones.

Depuis le début des années 1990, mes échanges avec Robert Hill et Franklyn Harvey, deux personnalités de premier plan de la gauche caribéenne dans les années 1960 au Canada, m'ont permis de mieux comprendre cette période cruciale. Je leur dois de nombreuses discussions et leur suis reconnaissant d'avoir bien voulu partager avec moi leur connaissance des Caraïbes, et en particulier de la gauche caribéenne, et de la relation que le Canada a entretenue avec elle.

Je veux remercier Kari Polanyi Levitt de nos nombreux échanges et de l'écho qu'elle a su donner à mon enthousiasme pour la période historique abordée dans ce livre. Je me souviens d'une soirée chez les Levitt à Montréal en septembre 2011, alors que la professeure Alissa Trotz, de l'Université de Toronto, et Félix Valdés Garcia, un philosophe de La Havane qui était de passage à Montréal, avaient demandé pourquoi Montréal était devenu un lieu aussi important de la politique noire et caribéenne. Une discussion avait suivi avec les autres invités, dont la géographe Beverley Mullings, de l'Université Queen, et Anthony Morgan, alors étudiant en droit à l'Université McGill. Je remercie tous ceux qui étaient présents ce soir-là, tous ces échanges m'ayant incité à préciser mes idées sur le sujet alors même que je terminais la rédaction de ce livre.

Je veux aussi remercier Rosalind Boyd, qui m'a fait part de ses réflexions sur les années 1960, et le regretté Martin Glaberman, qui avait participé au Congrès des écrivains noirs en 1968 et possédait des enregistrements de plusieurs discours prononcés à l'occasion de cette rencontre historique. Connaissant mon intérêt pour la question, il les a mis généreusement à ma disposition.

Ma gratitude va aussi à la regrettée Irene Kon, une amie très proche qui a consacré les quatre-vingt-quatorze années de sa vie à la défense de la liberté humaine et est devenue une alliée importante de la communauté noire de Montréal.

De nombreux amis et collègues m'ont prêté l'oreille à divers moments de l'élaboration de ce livre ou m'ont appuyé d'une autre manière (j'espère qu'on me pardonnera si, par inadvertance, j'oublie

quelqu'un): Peter Hudson, Alissa Trotz, Amarkai Laryea, Délice Igicari M. Mugabo, Verda Cook, Hilinna Seife, Wayne Motayne, Aziz Choudry, Kagiso Molohe, Lillian Boctor, Ahmer Qadeer, Bathsheba Belai, Patricia Harewood, Sobukwe Odinga, Ismail Rashid, Carolyn Fick, Paul Di Stefano, Peter Flegel, d'bi young, Femi Austin, Nantali Indongo, Dana Salter, Astrid Jacques, Melanie Newton, François Furstenberg, Aaron Kamugisha, Debbie Lunny, Ceta Gabriel, Mario Bellemare, Anthony Morgan, Sujata Ghosh, Hajra Waheed, Désirée Rochat, Fanon Che Wilkins, Nydia Dauphin, Tunji Osinubi, Beverley Mullings, Felix Valdés Garcia, Samuel Furé et Ameth Lo. Je tiens à remercier tout particulièrement Ameth pour ses critiques sur l'analyse de la politique africaine de C.L.R. James, qui me reviennent souvent à l'esprit quand je pense aux rapports entre la diaspora africaine et le continent africain.

Mes discussions avec Sarwat Viqar, en particulier nos échanges sur les travaux de Saba Mahmood, m'ont beaucoup aidé au moment où j'élaborais le chapitre 6. Barrington Walker et Afua Cooper ont lu une première ébauche du livre. Walker et Cooper comptent parmi les historiens les plus réputés au Canada et dans la diaspora noire. Leur contribution a été très précieuse.

Au début des années 1990, alors que je m'inquiétais du pessimisme dont me semblait affligé un auteur afro-américain important, une amie m'a tout bonnement suggéré de coucher mes idées sur papier plutôt que de me lamenter sur celles des autres. Je continue d'être reconnaissant à Kamala Kempadoo de la franchise de son conseil.

En discutant avec Scott Rutherford et Sean Mills, des chercheurs ayant travaillé respectivement sur le Red Power au Canada et sur la gauche québécoise, j'ai pu approfondir ma compréhension des luttes autochtones et de la gauche francophone du Québec. Certaines des idées présentées dans ce livre ont été avancées ou publiées dans divers contextes: lors de la conférence « Race, Roots, and Resistance: Revisiting the Legacies of Black Power » tenue à l'université de l'Illinois à Urbana-Champaign en 2006; lors de la conférence de l'Association for the Study of African American Life and History en Caroline du

Nord en 2007; dans le cadre d'un atelier de la Black Canadian Studies Association à l'Université de l'Alberta en 2010; à l'occasion de diverses communications et dans mon travail de chercheur invité à l'Université Queen en 2007 et 2011 (et je dois des remerciements particuliers à Karen Dubinsky); lors d'un panel organisé par Laurie Lambert dans le cadre de la rencontre annuelle de la Northeast Modern Language Association tenue à l'Université Rutgers en 2011; dans *The Journal of African American History*, en 2007; *Race and Class*, en 2010; *Ebony Roots, Northern Soil: Perspectives on Blackness in Canada* (sous la direction de Charmaine Nelson) en 2010; à l'occasion d'une conférence en hommage à Juanita Westmoreland-Traoré organisée par Adelle Blackett et le Laboratoire de recherche sur le droit du travail et le développement (LLDRD) à l'Université McGill en 2012; et aux rencontres annuelles de la Cátedra de Estudios del Caribe de l'Université de La Havane, entre 2009 et 2011 (mes remerciements vont en particulier à Milagros Martinez et à Digna Castañeda Fuertes).

Richard Iton, aujourd'hui décédé, a formulé des commentaires particulièrement pertinents sur le livre, après m'avoir subtilement poussé à l'écrire pendant plus de seize ans. Son ouvrage récent, *In Search of the Black Fantastic: Politics and Popular Culture in the Post-Civil Rights Era*, non seulement sort du lot, mais il représente un véritable exploit intellectuel. Adrian Harewood a lui aussi commenté, et plus que quiconque, l'ensemble du manuscrit au fil des années, il a écouté patiemment ce que j'avais à dire de son contenu; nos discussions ont considérablement alimenté les pages qui suivent. Je suis aussi redevable à Rosalind Hampton qui en a lu quelques-unes avec enthousiasme et m'a fait profiter de ses commentaires. Samah Affan a été une véritable compagne de route tout au long de la gestation de ce livre et ses idées si singulières sur la politique des Noirs à Montréal dans les années 1960 m'ont permis de mieux comprendre ce moment historique.

Jan Carew, écrivain guyanais aujourd'hui disparu, était un grand ami dont l'histoire politique a été liée à celle des peuples autochtones et de la population noire du Canada. J'ai connu Jan à

Montréal au début des années 1990, pendant mes premières années d'université. Me reviendront toujours à la mémoire ses paroles encourageantes et son profond optimisme.

Mariame Kaba m'avait entendu présenter certaines des idées de ce livre dès le début des années 1990. Elle est non seulement une amie très chère, mais ses idées, ses convictions et ses actions m'ont beaucoup influencé depuis plus de vingt ans.

Je veux également remercier mes parents, Sonia Jackson et Lloyd Austin. À leur façon, ils m'ont appris la signification et l'importance de l'éducation et, même si je ne le montre pas toujours, je leur suis très reconnaissant. La vie de mon défunt grand-père Cecil Austin se présente comme un mélange d'idées de gauche et d'aspirations nationalistes à la Marcus Garvey. J'ai souvent pensé à lui en écrivant ce livre, tout comme j'ai pensé à mes grands-mères, à la regrettée Mme James, dite Ninny, et à Rose Denahy, que ses petits-enfants et arrière-petits-enfants appelaient Nan ou Nanny Rose. Mes deux grands-mères ont vécu pratiquement un siècle, témoins de tous les changements radicaux survenus au cours de leur vie.

Laneydi Martinez m'a beaucoup inspiré et beaucoup soutenu. Elle ne saura peut-être jamais combien j'ai apprécié son aide. Elle a non seulement agi en véritable partenaire, mais elle m'a aussi amené, à travers nos échanges, à revoir ou au moins à nuancer certaines de mes hypothèses de départ.

J'ai écrit ce livre d'abord et avant tout pour ma fille et mon fils, Méshama et Alama, les grandes joies de ma vie. J'espère que cela répondra en partie à votre question : « À quoi tu penses, papa ? » Je vous dédie ce livre, à tous les deux, avec amour et admiration, et dans l'espoir que les problèmes soulevés n'auront pas pour votre génération l'importance qu'ils ont eue pour la mienne.

CHAPITRE 1

UN NOUVEAU DÉPART ET UNE SECONDE VIE

C'est ça la vie après l'esclavage – chances de réussite réduites, accès limité aux soins de santé et à l'éducation, mort prématurée, prison, pauvreté. Moi aussi, je représente l'après-esclavage.

Saidiya HARTMAN, *Lose Your Mother: A Journey Along the Atlantic Slave Route*, 2007

J'AI FAIT LA connaissance en 1997 d'une personne qui m'a aidé à comprendre l'importance d'un évènement survenu à Montréal quelques dizaines d'années auparavant et, surtout, à en saisir la signification pour les mouvements noirs radicaux de la ville.

Je travaillais auprès des jeunes dans Notre-Dame-de-Grâce, un quartier de Montréal. Un après-midi, alors que je cherchais de quoi manger dans une épicerie du coin, une vieille femme que je ne connaissais pas s'est approchée de moi. Visiblement consternée, elle me demanda à brûle-pourpoint: «Avez-vous entendu ce qui est arrivé à Stokely?» Je me demandais ce qu'elle voulait dire – il ne me vint pas à l'idée qu'elle faisait allusion au *grand* Stokely. Devant mon trouble, elle ajouta: «Vous savez, Stokely Carmichael.» Elle venait d'apprendre qu'il avait un cancer.

Cette femme, je l'appris bientôt, s'appelait Josie Wallen. Au cours de notre brève conversation, elle me parla de ce que Stokely avait

représenté autrefois pour elle, une jeune femme noire qui cherchait sa place dans le monde des années 1960. Elle employait des termes presque mystiques pour parler de sa présence et de son importance. Elle l'appelait par son prénom et par son nom de l'époque (il était pourtant devenu Kwame Ture depuis longtemps), une marque d'affection envers un homme dont le discours et les actes avaient captivé l'imagination des gens partout dans le monde.

Au moment où les Noirs au Canada et dans le reste de la diaspora se redéfinissaient et renégociaient les termes de leur existence racialisée, Stokely Carmichael symbolisait la révolte, le militantisme, l'humanité et la liberté des Noirs. Sa figure emblématique a joué un rôle essentiel dans ces moments qui changèrent bien des vies de façon radicale. La tristesse de Josie Wallen et le sentiment d'une perte imminente qu'elle éprouvait étaient manifestes.

Plus tard, touché par notre brève conversation, je m'informai de Wallen auprès d'amis plus âgés que moi et je découvris qu'elle avait été l'une des organisatrices du Congrès des écrivains noirs tenu en octobre 1968 à l'Université McGill à Montréal. Elle faisait partie des centaines de personnes qui s'étaient entassées pendant quatre jours dans des salles de classe et de conférence bondées pour entendre une série de personnalités noires de premier plan. Quelques mois après le Congrès, un autre évènement majeur s'était produit: accusant l'Université Sir George Williams (maintenant l'Université Concordia) de racisme institutionnel, des étudiants noirs avaient organisé des manifestations et plongé l'institution dans le chaos. J'avais déjà fait des recherches et écrit sur le Congrès et sur Sir George, j'étais donc très curieux de connaître Josie Wallen.

En 1997, bien des gens dans la communauté noire de Montréal étaient surpris d'entendre parler de ma rencontre fortuite avec elle; on ne l'avait pas vue depuis des années, des décennies même. Pourtant, pendant une courte période entre 1968 et 1969, l'évènement auquel elle avait participé, et la ville de Montréal elle-même, étaient devenus l'épicentre du Black Power, du pouvoir noir. À cette époque, Josie Wallen appartient à un réseau d'individus et de groupes de la petite communauté noire de la ville, des gens qui luttent pour trouver

leur place à Montréal et au Canada. Comme le font les membres d'autres communautés noires de la diaspora, les Noirs de Montréal rêvent, se battent, manifestent et s'organisent. Ils agissent de façon autonome, mais ils s'inscrivent dans un mouvement de changement plus vaste qui affectera la vie des gens partout dans le monde. Ce qui se passe vers le milieu des années 1960 à Montréal n'a rien d'éphémère ni d'accidentel. Ce moment se rattache au contraire à une chaîne complexe d'évènements et de transformations dont les répercussions se font sentir partout au Canada, aux États-Unis, en Angleterre et dans les Caraïbes.

Le tumulte et la révolte sont en effet dans l'air du temps et s'emparent des peuples et des nations à l'échelle planétaire, et les villes canadiennes n'y échappent pas. Féministes, travailleurs, étudiants, manifestants antiguerre, défenseurs des droits des gais et des lesbiennes – pratiquement tous les groupes et les secteurs de la société – font entendre leurs voix dissidentes sur la place publique. Chez les Noirs de Montréal, ce mouvement prendra des formes variées selon les contextes, mais il est clair qu'une communauté noire militante commence à se former et à se faire entendre publiquement.

La population noire de Montréal est de nos jours très différente de ce qu'elle était dans les années 1960, la communauté noire la plus importante étant alors composée de gens de différentes origines africaines dont la principale langue européenne de communication était l'anglais. À cette époque, les Noirs de Montréal viennent de mondes différents: certains descendent d'anciens esclaves, d'autres de loyalistes noirs de la guerre de l'indépendance américaine, ce qui comprend certains Noirs venus de Nouvelle-Écosse; des Afro-Américains, dont quelques-uns se sont établis dans la ville pour travailler comme porteurs dans les gares; des descendants canadiens d'immigrants des Antilles; des immigrants venant d'Haïti, des Antilles françaises et anglaises; des Africains, originaires surtout d'anciennes colonies françaises et anglaises¹.

Depuis, les politiques d'immigration et les tendances migratoires ayant changé, la composition de la population est très différente, les francophones d'origine haïtienne représentant maintenant,

et de loin, la plus importante communauté noire du Québec. Mais l'histoire des Noirs anglophones et du radicalisme noir des années 1960 à Montréal continue d'avoir des conséquences énormes sur notre compréhension du présent. D'une certaine façon, deux événements importants symbolisent l'effervescence de cette période : le Congrès des écrivains noirs, l'un des rassemblements les plus importants des grandes figures mondiales du nationalisme et du radicalisme noir de l'époque ; et ce qui va devenir l'affaire Sir George Williams, une révolte et une occupation dont les implications dépasseront rapidement les limites du milieu universitaire. Ces événements marquent un tournant historique qui met en lumière de nombreux problèmes importants d'aujourd'hui – les problèmes de race, de genre et de sécurité, entre autres. Ces événements sont aussi intimement liés. De l'avis de l'un des organisateurs de ce congrès historique, le choix de la ville de Montréal ne revêtait pas beaucoup d'importance et la rencontre aurait pu se tenir ailleurs², mais si on y regarde de plus près, le choix du lieu n'était ni accidentel ni secondaire. Les deux événements vont faire la une des journaux au Canada comme à l'étranger, on va les interpréter partout comme des actes de militantisme noir soulignant l'oppression raciale au Canada.

Dans les années 1960, les luttes des Noirs deviennent en effet le symbole universel d'une humanité enfermée dans un combat pour s'émanciper, pour s'émanciper d'elle-même. L'essor du Black Power est une expression des conflits entre maîtres et esclaves, colonisateurs et colonisés, oppresseurs et opprimés, jeunesse et tradition ; il représente la lutte contre la déshumanisation. Ce mouvement international des années 1960 constitue un élément d'un ensemble plus vaste – élément que l'on pourrait décrire comme la longue période du Black Power. Le processus commence à la fin des années 1950 avec le mouvement des droits civiques, mais il est profondément enraciné dans la résistance à l'esclavage, le garveyisme, le panafricanisme et divers autres mouvements culturels et politiques, comme la Renaissance de Harlem, le mouvement Rastafari et le mouvement de la négritude. Selon Stokely Carmichael et Charles V. Hamilton, auteurs de *Black Power*, un livre paru aux États-Unis en 1967, le

mouvement en appelait à l'unité des Noirs, réclamait la reconnaissance de leur héritage, y compris de leurs racines africaines, et exprimait la nécessité de développer l'idée d'une communauté où les Noirs pourraient définir leurs aspirations et leurs objectifs, diriger leurs institutions et participer pleinement aux décisions affectant leurs vies. Il ne s'agissait pas seulement de la visibilité des Noirs ou de leur place en politique, le mouvement rejetait l'oppression raciale institutionnalisée et exigeait « une part effective du pouvoir total³ ». Les luttes des Afro-Américains possédaient une force galvanisante, et le mouvement, représenté parmi bien d'autres par Ella Baker, Malcolm X, Fannie Lou Hamer, Martin Luther King Jr, Stokely Carmichael, Angela Davis et George Jackson finit par symboliser à la fois les possibilités et les limites de la liberté humaine.

Cette lutte sera vivement ressentie au Canada, un pays dont l'histoire, depuis son établissement comme colonie, a toujours été inextricablement liée à celle de son puissant voisin du sud. Le Canada et les États-Unis partagent la plus longue frontière au monde. Ils constituent les partenaires commerciaux les plus importants de la planète, une situation que les Canadiens découvrent dans *La capitulation tranquille. Les « multinationales », pouvoir politique parallèle?*, un ouvrage de Kari Polanyi Levitt paru en 1970, un classique sur la capitulation économique du Canada face aux États-Unis. Historiquement, cependant, les marchandises ne sont pas seules à circuler entre le Canada et son voisin du sud. Les frontières relativement poreuses du continent laissent également passer les personnes et les idées. Le caractère transnational de la population noire de l'Amérique du Nord ne date pas d'hier : il remonte à l'esclavage, au chemin de fer clandestin⁴, aux porteurs noirs des gares et au mouvement des droits civiques. Le mouvement du Black Power sera très présent au Canada et prendra forme tout particulièrement dans le Montréal des années 1960. La ville devient alors la « Mecque » des étudiants noirs et caribéens, et un centre de la pensée révolutionnaire⁵. Par ce mouvement, les Noirs tentent d'élaborer une conception autonome de leur identité et de leur place dans le monde. Le Black Power marque

le début d'une ère nouvelle dans laquelle les Noirs, forts d'une conscience politique accrue, affirment leur droit à une existence libre. Cette affirmation d'une humanité noire et cet appel pour un véritable pouvoir « du peuple » poussent les forces de sécurité du Canada et des États-Unis à prendre des mesures quasi judiciaires pour en éliminer l'expression.

DES RÊVES DE LIBERTÉ

Nègres noirs, Nègres blancs n'est pas un livre d'histoire, mais sa démarche est en grande partie historique dans la mesure où il traite de la politique noire à Montréal sur une période bien précise s'ouvrant sur le Congrès des écrivains noirs et l'affaire Sir George Williams, et qu'il situe ces événements dans l'histoire du monde et des États-Unis, dans un contexte où la notion de race évolue. L'ensemble des luttes des Noirs et des luttes anticoloniales, comme l'importance politique et historique de la diaspora, sont partie intégrante de ce livre. En définitive, *Nègres noirs, Nègres blancs* est une réflexion sur la politique raciale en tant qu'élément central de la hiérarchie sociale, économique et politique qui domine et conditionne nos vies de tous les jours.

Dans les années 1960, Montréal est un foyer de radicalisme, un endroit où des intellectuels comme C.L.R. James, Albert Memmi, Immanuel Wallerstein, Walter Rodney, Lloyd Best, Andre Gunder Frank, Gustavo Gutiérrez, Salvador Allende et, bien sûr, Stokely Carmichael, parmi bien d'autres théoriciens et hommes politiques, vivent ou séjournent ou, pour le moins, un lieu auquel ils consacrent des visites importantes et où leurs écrits ont un impact majeur. Au Québec, les philosophes français Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre ont un écho intellectuel et politique tout à fait singulier, tandis que les idées de Marx et la pensée anticolonialiste trouvent un terrain propice dans les cafés, les salles de réunion et les couloirs des universités de Montréal⁶. Les écrits des Martiniquais Aimé Césaire, Frantz Fanon et Édouard Glissant jouent alors un rôle particulièrement important dans le développement du milieu intellectuel et

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	9
Chapitre 1. Un nouveau départ et une seconde vie.....	15
Chapitre 2. À la recherche de l'Atlantique noir	31
Chapitre 3. Les vieux démons et le mythe des deux solitudes	59
Chapitre 4. Nègres blancs, Nègres noirs	81
Chapitre 5. Âmes sœurs et États fantômes	107
Chapitre 6. Être et être noir – La mémoire et le Congrès	131
Chapitre 7. Des journées mémorables – Sir George Williams raconté.....	167
Chapitre 8. La peur d'une planète noire	199
Chapitre 9. Un problème persistant.....	223
Notes.....	245
Index.....	285

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN FÉVRIER 2015 SUR LES
PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE HLN POUR LE
COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN
D'OR DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

L'infographie est de Claude BERGERON

La révision du texte a été réalisée par Jean-Yves SOUCY

Lux Éditeur
c.p. 60191
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution
Au Canada : Flammarion

Imprimé au Québec
sur papier recyclé 100 % postconsommation

NÈGRES NOIRS, NÈGRES BLANCS

Peu de personnes savent que Montréal a déjà été, du moins pour un bref instant, l'épicentre du Black Power et des autres mouvements de la gauche antiraciste et anticolonialiste. Pourtant, en octobre 1968, le Congrès des écrivains noirs a rassemblé à l'Université McGill intellectuels et militants venus d'ailleurs au Canada, des États-Unis, des Caraïbes et du continent africain. C.L.R. James, Stokely Carmichael, Miriam Makeba, Rocky Jones et Walter Rodney, pour ne nommer que certains des plus connus, ont ainsi inspiré nombre de militants québécois. Quelques mois plus tard, d'ailleurs, un puissant mouvement d'occupation mené par des étudiants noirs s'emparait de l'Université Sir George Williams. Dans l'atmosphère explosive de l'époque, il n'en fallait pas plus pour que les médias et les services de sécurité du pays voient Montréal comme un foyer de la contestation noire, dont le discours anticolonialiste avait aussi le potentiel d'enflammer le mouvement pour l'émancipation nationale du peuple québécois.

Méticuleusement documenté, *Nègres noirs, Nègres blancs* ébranle la vision traditionnelle de l'histoire de l'internationalisme noir et offre une analyse approfondie des enjeux politiques de l'époque entourant les questions de pouvoir, de genre et de race.

Le Canada – pas plus que le reste du monde – ne s'est toujours pas libéré du racisme. Cet ouvrage éclaire de la lumière du passé de nouvelles pistes pour arriver à une réelle émancipation.

David Austin enseigne les humanités, la philosophie et la religion au cégep John Abbott, à Montréal. Il a dirigé l'ouvrage You Don't Play with Revolution: The Montreal Lectures of C.L.R. James.